

LES
VITRAUX BYZANTINS

DE LA
CATHÉDRALE DE NOYON

PAR M. Z. Rendu, MEMBRE TITULAIRE.

Presque toutes les verrières qui garnissaient les fenêtres du chœur et des chapelles de la cathédrale de Noyon ont été brisées en 1793, époque à laquelle l'église était devenue magasin à fourrages.

Il ne restait que les vitraux de l'ancien vestiaire ou sous-trésor, et encore avaient-ils un peu souffert. Une heureuse pensée sut les utiliser en les faisant placer, vers 1825, aux fenêtres de la chapelle de la Vierge derrière l'abside.

Ces vitraux forment le seul vestige des belles verrières qui devaient jadis orner la cathédrale. A ce titre, ces précieux débris méritent respect et attention. Ils représentent la légende de saint Pantaléon dont on fait encore mémoire dans l'église de Noyon, légende qui se trouve longuement racontée dans la *Vie des Saints* du Père Ribadeneyre, (*Vie des Saints* 27 juillet).

Pantaléon, originaire de Nicomédie, était médecin. Pendant

la persécution de Maximien, il lia amitié avec un chrétien nommé *Hermolaüs* qui cherchait, dans la retraite, asile contre les fureurs impériales. *Hermolaüs* pressait *Pantaléon*, de se convertir au christianisme ; le médecin hésitait, lorsqu'un jour, ayant trouvé un enfant mort des morsures d'une vipère, il tenta, en invoquant le Dieu des chrétiens, de le ressusciter : le ciel permit que cet essai réussit. A la vue de l'enfant revenu à la vie et de la vipère morte soudain, *Pantaléon* se fit instruire et baptiser par *Hermolaüs*.

A quelque temps de là, *Pantaléon*, consulté par un aveugle qui recourait à son art, lui rendit la vue en lui imprimant le signe de la croix sur les yeux.

Les miracles et les guérisons extraordinaires qu'opérait le saint, augmentant sa réputation et sa clientèle, ses confrères, jaloux, le dénoncèrent comme chrétien à *Maximien*, qui poussa la cruauté jusqu'à ordonner de couper la tête de l'aveugle guéri, preuve vivante de la foi de *Pantaléon*.

Le pieux médecin comprit qu'à son tour il paierait bientôt sa foi de sa vie ; il se disposa donc à la mort. En effet, *Maximien* le mande et l'interroge. On apporte un paralytique : les prêtres payens et le chrétien, comme jadis *Moïse* et les magiciens d'*Egypte* sont mis en demeure d'établir la vérité de leur religion, en rendant cet infirme à la santé ; d'une prière, *Pantaléon* guérit le paralytique. A ce miracle on le déclare sorcier ; il est lié par les bras à un poteau ; on lui déchire les flancs avec des harpons de fer ; on les lui brûle avec des torches. Le Christ apparaît au martyr, le console, panse ses plaies, le délivre. Ressaisi par ses bourreaux, *Pantaléon* est tour à tour plongé dans le plomb fondu, jeté à la mer, et enfin exposé aux tigres et aux lions, mais les bêtes au lieu de le dévorer, perdent à ses pieds leur fureur. Pour en finir avec cet invulnérable condamné, on l'attache dans une roue affreuse qu'on lance du haut d'une montagne. Le

ciel préserve Pantaléon, et la roue, dans son élan écrase grand nombre d'idolâtres et de païens.

Maximien veut savoir de Pantaléon de quel maître il tient une religion pour laquelle il est si fidèle et si intrépide: Pantaléon nomme *Hermolaüs*, qui est traduit devant l'empereur. Il refuse d'apostasier, et il a la tête tranchée. Pantaléon, à son tour, est passé par les verges, attaché à un olivier, et le bourreau le décapite. Le sang du martyr, en baignant l'olivier, le fait fleurir soudain et le couvre de fruits abondants. L'un des médaillons, représente la victime et le bourreau en présence, séparés par une colonne et porte cette devise : *Pantaléon. Maximien.*

Saint Pantaléon mourut à Nicomédie l'an 311. Il est, après Saint-Luc, le patron principal des médecins.

Ces verrières si remarquables apportent un nouveau témoignage de l'antiquité des transepts puisque, dit Moët de la Fortemaison, ils n'ont pu être faits pour les deux fenêtres où ils étaient placés qu'après la construction, ou plutôt après la restauration de cette partie de l'église.

Les archéologues y reconnaîtront parfaitement le faire, le costume, la pose raide et byzantine des personnages, et les caractères lapidaires du XII^e siècle dans les mots MAXIMIANVS et S. PANTALEON qui, à l'exception de la lettre onciale sont en capitales romaines.

